

M. Joseph Piccot

Autor(en): **Burnet, Paul**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **8 (1980)**

Heft 3

PDF erstellt am: **16.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mme Alice MILLIoud

Lundi 21 avril 1980, le temple de Goumoëns-la-Ville (près Echallens) était trop petit pour recevoir la foule des amis et connaissances venus rendre les derniers devoirs à Mme Alice Millioud-Magnenat, âgée de 75 ans, dont le cercueil disparaissait sous une multitude de fleurs et de couronnes. C'est que Mme Millioud était fort connue, vu le rôle qu'elle a joué dans la société. Elle était estimée tout spécialement des milieux patoisants dont elle enrichissait les assemblées par son aisance à parler patois. C'est qu'elle avait eu le privilège de l'entendre et de l'employer dès sa prime jeunesse, ce vieux langage, fruit défendu aux enfants. C'est à Fey, près de Bercher, que Mme Millioud passa ses jeunes années, au milieu d'oncles et de tantes qui parlaient patois quotidiennement et ne l'interdisaient pas à leur nièce.

Mme Millioud n'a pas présenté de travaux lors des concours de patois, mais elle le faisait alors pour chacune de nos séances, et la Radio possède plusieurs enregistrements qui ont passé sur les ondes. Par exemple : **Le ménage à Tregnolet** (*selon Alfred Cérésole*). **Pour éviter une catastrophe — Camelote — A la recherche d'un pasteur — La fin d'un voyage**, etc.

Le décès de Mme Millioud creuse un vide profond dans nos rangs. Nous redisons notre sympathie à sa famille, particulièrement à Mme Bossert, membre de notre Association, soeur de la regrettée disparue.

M. Joseph PICCOT

La veille du décès de Mme Millioud disparaissait, à Thonon, un grand patoisant : le professeur Piccot, âgé de 81 ans.

Né à Lullin, où il apprit le patois — parlé à l'époque, par toute la population — M. Piccot fit, à Lyon, des études de sciences, au terme desquelles il vint enseigner la physique et la chimie au Lycée de Thonon.

Les Vaudois eurent l'occasion de voir et d'entendre M. Piccot puisque, en octobre 1975, il fut invité à venir à Lausanne nous parler du patois savoyard et nous présenter l'important ouvrage de feu Mlle Julie Dupraz, intitulé : *Le Patois de Saxel*.

Le professeur Piccot, alias Dioset d'Armouna, en homme de science qu'il était, a étudié à fond son vieux langage; ennemi des solutions de facilité, il s'est appliqué à créer des mots patois pour désigner des objets modernes : téléphone, automobile, camion, tracteur, avion, etc. — Musicien, qui s'intéressait spécialement aux oeuvres d'opéra, il a écrit des chansons patoises qu'il vaudrait la peine d'éditer.

M. Piccot s'est présenté de bonne grâce devant le micro de la Radio, si bien que nous avons une bonne douzaine de morceaux patois de sa composition, dont voici les plus importants : **La Vouga de Viu** (*la vouga, c'est la vogue des Genevois*), **L'Ab-**

baye des Vaudois, La Bénichon des Fribourgeois, etc.) — Le mariage à la Nanon — Le molardier (*c'était un ouvrier agricole qu'on embauchait le dimanche matin sur la place du Molard, pour une semaine ou deux*) — enfin, des histoires piquantes : avec les vigneron du Pays de Vaud — Les ouvriers de Ripaille, ainsi que des fables de la Fontaine.

Le départ du professeur Piccot est une grande perte pour le monde patoisant.

Paul Burnet



1. Vieilles coutumes ; mœurs nouvelles.

Nous vivons dans un siècle de progrès et d'inventions auquel nous sommes fiers d'appartenir tout en regrettant d'anciennes coutumes entièrement disparues et chères à nos grand'mères. D'abord le port du costume national si gracieux et si caractéristique et que de nos jours on ne voit plus que très rarement et presque toujours dans les fêtes, les cortèges. Et le rouet ! qui constituait la première pièce du trousseau de la fiancée et dont le ronron laborieux égayait la maison tout en filant le chanvre, le lin qui servait à confectionner les belles et bonnes toiles qu'on empilait avec orgueil dans les grandes armoires. Tout cela a disparu. Dans notre siècle de vapeur et d'électricité tout se fait au moyen de machines et la vie au foyer, la vie de famille, est presque abolie. A peine au sortir de l'enfance, il faut commencer la lutte pour la vie et toujours aller plus vite, plus vite !... Autrefois, nos grand'mères restaient attachées à leur foyer et bornaient leur ambition à soigner leur mari, leurs enfants et leur ménage. De nos jours et de plus en plus, la femme brigue au soleil une place analogue à celle de l'homme : avocate, médecin, pharmacien, voire même cochère et afficheuse, quand elle ne veut pas par surcroît devenir électeur, témoin les suffragettes. Tout cela sans nier l'esprit et les capacités du cerveau féminin, sort du domaine des principes de nos grand'mères et est une des principales causes de l'abolition des anciennes coutumes : peu ou point de vie de famille ! rien que la liberté, l'indépendance. Briller et paraître : voilà la devise presque générale de nos jours.

(Tiré de "La Jeune ménagère", mars 1913)